

Le Monde **Afrique**

CRITIQUE

Virginia Chihota : ceci est ma chair

Par Olivia Marsaud

LE MONDE | Le 30.01.2015 à 13h12



Le rouge et le noir. Ces deux couleurs reviennent souvent dans le travail de Virginia Chihota. Le noir embrasse la représentation de la mort, symbolisant aussi la tristesse, la peur et l'abandon, tandis que le rouge embrasse la chair, trouble le désir, attise la violence. « Une épine dans ma chair », le titre de la première exposition solo, en Europe, de la jeune artiste zimbabwéenne, résume cet univers nourri de tensions.

« L'épine représente les faiblesses et les situations négatives de la vie. Mais si nous gardons espoir nous pourrions être délivrés de la tension et des pressions qui nous submergent. La faiblesse et la force ne peuvent se passer de l'autre », explique l'artiste de 31 ans, diplômée en Beaux-Arts à Harare, qui a fait partie du pavillon zimbabwéen à la 55e Biennale de Venise en 2013 et remporté la même année le Prix Canson à Paris – qui récompense un artiste émergent travaillant sur papier.



Madones aux regards baissés

Revisitant la sérigraphie, le monotype et la gravure, Virginia Chihota s'exprime aussi par le dessin et la peinture. Ses œuvres les plus récentes sont une série de sérigraphies intitulées « The root of the flower we do not know ». Des madones aux regards baissés qui dégagent tristesse et force à la fois. Il y a du Frida Kahlo dans ces représentations féminines à l'intense charge émotionnelle, entourées de motifs floraux, parfois comme nimbées d'une membrane translucide.

Sens des contrastes, résonance symbolique... Même si Virginia Chihota ne souffre pas physiquement, elle exprime des états d'esprit. Des tourments de l'âme. Et comment ne pas voir dans The constant search for the self, aux formes plus abstraites, une analogie avec les tableaux de la peintre mexicaine datant de 1949 représentant le Rire, la Joie, l'Angoisse, la Douleur, l'Amour et l'Inquiétude ?



Une figure de la maternité

L'introspection sous-tend l'ensemble du corpus. La femme de *Raising your own* est un alter ego représentant l'expérience du mariage et de la maternité vécue par Virginia Chihota. Son visage est renversé à la manière d'un zombie et elle (sou) tient sa famille à bout de bras. En plus de l'équilibre à retrouver après le bouleversement de la maternité, il faut « élever » ses enfants, à tous les sens du terme.

Devant les œuvres de Virginia Chihota, nous voilà devant des épiphanies. Des apparitions soudaines. Et ce mot n'est pas choisi au hasard, le travail de l'artiste étant aussi irrigué par son rapport à la religion. Dans de nombreuses peintures, les mains et les pieds sont démesurés, rappelant les ex-voto. Y affleure une violence sourde que l'on retrouve dans les toiles de la Sud-africaine Marlène Dumas. Dans le *The day will arrive*, le personnage est comme noyé dans une mare de sang noir. Une noirceur que l'on avait vue, déjà, dans les œuvres présentées au pavillon zimbabwéen de Venise, qui étaient largement inspirées par l'isolement que Virginia Chihota vivait à l'époque.

Installée en Libye en 2012 pour accompagner son mari, elle a vécu là-bas une grande solitude qu'elle a encrée dans ses tableaux. « *J'ai dû illustrer l'isolement dans mon travail pour être capable de me comprendre moi-même et m'habituer à ma nouvelle vie. Pour la première fois de ma vie, vivre en Libye m'a fait comprendre toute la signification du proverbe « Home is where your heart is » (Où se trouve le cœur, là est le foyer). C'est dans mon travail que je trouve l'espace et la liberté de poser des questions, ou d'offrir des solutions aux péripéties de l'existence* », expliquait-elle en 2013 au journal *The Herald*. D'où cette pièce superbement triste, *Mistakes in the Right Lines*, au stylo, pastel et encre. Une femme qui pleure et dont la jupe est tissée d'yeux par dizaines : la souffrance et la lucidité.

La peinture et le dessin comme catharsis d'une angoisse existentielle. Et la noirceur, encore, dans une de ses premières séries, *Fruit of the dark womb*, mettant en scène des poupées – rappelant celles qui sont utilisées dans les rites de fertilité – malmenées, pour dire l'assujettissement féminin. Dans les premières œuvres, le corps est blessé, saignant, souillé. Le noir de la peau et le rouge du sang se mélangent. Dans ce cas-là, le rouge et le noir ne s'épousent-ils pas ?

J Virginia Chihota. *A Thorn in my Flesh (munzwa munyama yangu)*.
Tiwani Contemporary, Londres, du 9 janvier au 7 février 2015

Olivia Marsaud

S'abonner dès 1 €

Réagir ★ Classer

Partager      